

# Paquerette

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 83

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257015>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

beaucoup plus grave ; il indiquerait peut-être que les rats sont atteints et qu'ils commencent à promener le fléau de maison en maison. La défense serait alors plus difficile, mais elle sera d'autant plus efficace que l'on pourra la commencer plus tôt.

Hâtons-nous d'assurer, dès maintenant, dit le Dr Calmette, la préservation de nos villes françaises, surtout de celles qui sont le plus menacées, sur le littoral de la Méditerranée et de l'Atlantique, en conseillant aux municipalités de faire détruire, par tous les moyens, le plus grand nombre de rongeurs, puisque nous savons que ces petits animaux sont les plus actifs et les plus dangereux propagateurs des épidémies de peste. Hâtons-nous aussi d'organiser, partout où il n'en existe pas encore, des services publics de désinfection bien outillés et des laboratoires pourvus d'un personnel instruit, capable de renseigner les pouvoirs publics aussitôt qu'un cas suspect viendrait à se produire. Et si, malgré toutes les précautions prises, nos efforts étaient vains, il n'y aurait pas lieu de nous alarmer. Le sérum antipesteux nous permettra de guérir nos malades et d'éviter, par la vaccination préventive, que le fléau fasse de nouvelles victimes. »

## Paquerette

... Elle était née le jour de Pâques fleuries et on l'appelait Paquerette.

C'était une mignonne créature, toute de grâce et de sourires, comme cette fête des Rameaux, fête du ciel et de la terre, où tout dans la nature, êtres et choses, semble s'unir pour chanter les louanges du Créateur.

Elle était douce, sage et bonne, de cette bonté infinie qui se répand sur tous comme une source divine, soulageant les misères, consolant les douleurs, plaignant les méchants.

Elle habitait au pied du coteau de Saint-Prix, une chaumière isolée du village, près d'un petit bois touffu, dont les arbres verts lui prêtaient leur ombrage, dont les hôtes emplumés lui égrenaient leurs plus mélodieuses chansons.

Elle vivait là, seule avec son frère Landry, qu'elle entourait de soins maternels.

Landry était cependant l'aîné ; mais, selon la touchante expression du vieux temps, « son esprit était demeuré au ciel », et le pauvre innocent en avait juste assez pour chérir et vénérer sa sœur et charmer oiseaux et couleuvres, qui se perchaient sur son épaule ou se glissaient dans sa poitrine.

Au reste, s'il ne comprenait guère les hommes, les animaux, eux le comprenaient et venaient familièrement à lui, comme à une sorte de grand frère, intermédiaire entre eux et les gens raisonnables.

Pourtant, parmi toutes ces bêtes à quatre pattes, à deux pattes, Landry comptait des ennemis... et dans la race que l'on qualifie *amie de l'homme*.

Des chiens, au lieu de venir poser leurs têtes sur ses genoux, de lui lécher les mains et de lui faire fête, des chiens le poursuivaient, le harcelaient de leurs aboiements furieux, le menaçaient de leurs crocs aigus et acérés.

Oh ! pas tous les chiens en général ! seulement ceux appartenant à très haut et très puissant seigneur de Saint-Prix, Saint-Leu, Cernay et autres.

On dit : « Tel maître, tel valet ! » A bon droit on eût pu dire aussi du châtelain et de sa meute : « Tel maître, tels chiens ! »

Le baron Noël de Saint-Prix, alors âgé de dix-huit ans, descendait d'une race illustre par sa bravoure, mais redoutée pour sa cruauté. Amis et ennemis tremblaient devant ces terribles seigneurs, aussi durs à leurs vasseaux qu'aux Normands ou aux Anglais, dont ils avaient fait de sanglants massacres pendant les grandes guerres.

Digne héritier de ses ancêtres, le jeune baron s'était déjà signalé sur plus d'un champ de bataille ; mais sa tyrannie ne peyait pas moins lourdement sur ceux que leur mauvais sort avait fait naître à l'abri de sa bannière féodale. Violent, brutal, il était la terreur du pays. Les enfants se sauvaient en apercevant son cheval noir, les femmes se signaient, les vieillards soupiraient en hochant la tête :

— Il est pire que les plus mauvais !

Et tous répétaient en chœur :

— Quand serons-nous délivrés de ce fléau ?

*Quand avril et décembre ne feront plus qu'un !*

Cette prédiction consolante, qui rappelait trop l'ironique : « Quand les poules auront des dents ! » était tombée des lèvres du saint patron de la paroisse.

Mgr Saint-Prix ne s'était pas promené sa tête à la main sur le mont des Martyrs, comme Mgr Saint Denis, son voisin ; mais, en parcourant la Gaule, il avait rendu grand service aux habitants du hameau qui devait en reconnaissance prendre son nom ; lesquels étant perchés à plus de trois cents pieds au-dessus du niveau du lac d'Enghien, étaient obligés de descendre en plaine pour chercher de l'eau, ce qui leur causait force peine et fatigue, surtout par les temps de sécheresse.

Mgr Saint-Prix, passant par là un jour d'été où il faisait très chaud, demanda vainement un verre d'eau pour se désaltérer.

Les villageois en étaient allés quérir et remontaient la côte escarpée, suant et soufflant sous leurs cruches pleines, quand un gros chien noir (l'Esprit malin, sans doute, heureux de jouer un tour au saint prélat) se jeta dans les jambes du premier porteur d'eau, le fit tomber sur ceux qui le suivaient, et toutes les cruches roulèrent du haut en bas de la montagne, saluées par un éclat de rire infernal qui semblait sortir de terre.

Mais Mgr Saint-Prix ne rit pas, lui ! Si un chien peut regarder un évêque, il ne doit pas se moquer de lui. Aussi, devant messire Satan sous son enveloppe canine, le saint d'un signe de croix, le fit disparaître dans un nuage de fumée sentant le soufre ; puis, frappant le sol de son bâton pastoral, il en fit jaillir une source d'eau vive aux acclamations et aux bénédictions de la foule.

En souvenir de ce miracle, les habitants élevèrent au bon saint, une statue qu'ils placèrent au-dessus de la fontaine ; puis ils choisirent pour seigneur le neveu du prélat, Gilles de Saint-Prix, et dans toutes les calamités, prirent l'habitude de s'adresser à leur bienfaiteur d'un jour, lequel, touché sans doute de leur confiance, prit celle de leur accorder tout ce qu'ils lui demandaient.

Pendant, les petits neveux du digne évêque, en dépit de leur parenté, étaient loin de vivre en odeur de sainteté, et le démon, chassé si honteusement du corps du chien noir, semblait être passé dans celui des très hauts et très puissants sires de Saint-Prix, ce qui désolait fort les pauvres Saint-Prixens. Ils n'osaient invoquer leur

protecteur ordinaire contre ses indignes descendants et souffraient en silence.

\* \* \*

Un soir d'hiver, une âpre bise soufflait, la neige couvrait la terre et chacun se hâtait de rentrer chez soi, quand un mendiant si vieux, si vieux, qu'il paraissait plus de cent ans, se traîna jusqu'à la porte du château pour demander l'hospitalité. Messire Gaultier de Saint-Prix revenait justement de la chasse.

— Qu'est-ce ? Au large, vagabond ! cria-t-il d'une voix tonnante. Tes pareils infestent le pays. Détaie, et plus vite que cela, ou je te fais denner les étrivières.

Et promenant un regard terrible sur ses vasseaux :

Que nul ne s'avise de recevoir ce drôle, ou il partagera son châtimement.

Il dit et traversa lentement le pont-levis. Le vieux tourna alors son regard désolé sur ceux qui l'entouraient pour quêter un gîte ; mais eux, tremblants de peur, se renfermèrent dans leurs maisons.

Le mendiant n'en alla pas moins consciencieusement frapper à chaque porte ; mais toutes demeurèrent closes et il descendit vainement jusqu'au bas de la côte. Un humble chaumière, la dernière du village, adossée à un bouquet de bois lui restait à visiter. Il y heurta de son bâton.

— Entrez, bon père, dit une jeune paysanne vive et accorte, qui préparait le souper ; entrez et soyez le bienvenu.

C'était la bisbœule de Paquerette, mais une bisbœule aux yeux brillante, aux joues fraîches, toute resplendissante de ses dix-huit printemps, et ne songeant guère à ses futurs petits-enfants.

Le veillard charmé de cet accueil, hésitait pourtant.

— Vous ne savez pas, sans doute que votre seigneur a défendu de me recevoir.

— Nous avons deux seigneurs, bon père, l'un au ciel, l'autre sur la terre. C'est au premier qu'il faut d'abord obéir : n'est-ce pas Guillaume ?

Le mari inclina gravement la tête.

— Entrez sans crainte, dit-il simplement : si vous avez faim, mangez ; si vous avez froid, chauffez-vous, mon hôte.

Le mendiant passa la nuit sous l'humble toit.

Le lendemain, il allait se remettre en route, quand le sénéchal du château arriva, suivi d'hommes d'armes, pour s'emparer de lui et de ceux qui avaient eu l'audace de désobéir au châtelain.

Mais comme l'on portait la main sur le veillard, une grande lumière l'entourna, son bâton se changea en une crose d'évêque, son front se couvrit d'une mitre d'or, et la croix brilla sur sa poitrine.

Villageois et soldats tombèrent à genoux en reconnaissant leur saint patron.

— En punition de votre lâcheté et de votre égoïsme, dit Saint-Prix d'un ton sévère, vous subirez encore la tyrannie de vos maîtres autant d'années que j'ai essayé de refus ; vous en serez délivrés lorsque avril et décembre ne feront plus qu'un, et la fleur, gage de votre délivrance, éclora dans la maison hospitalière où j'ai trouvé un asile.

Puis, bénissant Guillaume et sa femme prosternés à ses pieds, le bon saint retourna au paradis.

... Quand-vingt-dix fois, le prélat déguisé s'était vu durement repoussé, et quatre vingt-neuf ans s'étaient déjà écoulés depuis sa prédiction.

Un jour d'automne, le jeune baron regagnait son manoir de fort méchant humeur.

Malgré la vitesse de son cheval et le flair de ses limiers, le cerf les avait dépistés, et messire Noël s'en revenait bredouille, comme un vulgaire chasseur de la plaine Saint-Denis.

Or, plus encore que ceux de sa race, il aimait la chasse avec passion et n'eût pas hésité à passer sur le ventre de ses paysans pour foncer quelque beau dix-cors.

Il était donc aussi mal disposé que possible, quand il aperçut Landry descendant de la forêt. Une idée infernale traverse l'esprit du jeune seigneur ; le pauvre innocent va remplacer le cerf.

— Tayart ! sus ! sus ! crie-t-il en lançant sa meute sur ce gibier humain.

Landry tourne la tête. En reconnaissant le terrible baron, il devient blême, et, jetant besace et bâton pour courir plus vite, il dévale à toutes jambes par le chemin escarpé qui descend à la plaine.

Derrière lui, chasseurs et limiers roulent comme un ouragan... Il croit déjà sentir un souffle ardent... Il court... Il vole...

Sa chaumière est là..., à dix pas... Encore un effort..., il est sauvé...

Son pied heurte une pierre, il tombe.

— Sus ! Sus !

Les animaux furieux se ruent à la sanglante curée ; l'un d'eux enfonce ses crocs dans le bras du malheureux, qui, fou de douleur, le saisit à la gorge et l'étrangle net.

— Misérable ! tu as tué Diamant !

Noël arrive, le fouet sur le coupable ; mais Pâquerette a vu le danger de son frère, elle accourt, se jette devant lui... et la cinglante lanière creuse un sillon rouge sur la joue rose de la fillette.

Landry pousse un rugissement de fureur ; mais elle, levant ses yeux d'azur, surpris de tant de cruauté, sur le farouche baron : — Oh ! monseigneur ! que je vous plains d'être si méchant ! dit-elle.

A ce cri parti du cœur, à l'angélique expression du doux regard tourné vers lui, le jeune homme se trouble, il a honte de son odieuse action, et, balbutiant gauchement quelques excuses, étonnées de sortir de sa bouche, il rassemble ses chiens et s'éloigne, le front penché, suivi par le regard sombre de Landry, qui tend vers lui son bras blessé, dans un geste menaçant.

(A suivre.)

## LES COMMANDEMENTS DE L'HYGIÈNE

I. Hygiène générale. — Lève-toi tôt, couche-toi tôt et occupe ta journée.

II. Hygiène respiratoire. — L'eau et le pain entretiennent la vie ; l'air pur et le soleil sont indispensables à la santé.

III. Hygiène digestive. — La frugalité et la sobriété sont le meilleur élixir de longue vie.

IV. Hygiène de la peau. — La propreté préserve de la rouille, les machines les mieux entretenues font les plus longs services.

V. Hygiène du sommeil. — Assez de repos répare et fortifie ; trop de repos amollit et affaiblit.

VI. Hygiène du vêtement. — Se bien vêtir, c'est conserver à son corps, avec la liberté de ses mouvements, sa chaleur nécessaire ; le préserver de toute variation brusque de la température.

VII. Hygiène de l'habitation. — La maison propre et gaie rend le foyer aimable.

VIII. Hygiène morale. — L'esprit se repose et s'aiguise dans les distractions et l'amusement ; mais l'abus mène aux passions et les passions aux vices.

IX. Hygiène intellectuelle. — La gaieté fait aimer la vie et l'amour de la vie est la moitié de la santé. Au contraire, la tristesse et le découragement font avancer la vieillesse.

X. Hygiène professionnelle. — Est-ce ton cerveau qui te nourrit ? Ne laisse pas ankyloser tes bras et tes jambes. Gagnes-tu ta vie à coups de pioche ? N'oublie pas d'orner ton intelligence et d'agrandir ta pensée.



## Menus propos

**Princes et princesses en religion.** Le prince Charles de Löwenstein, malgré ses 74 ans, a pris au commencement de ce mois congé de sa famille pour revêtir, dans un couvent de Hollande, l'habit dominicain. Le parti catholique allemand perd ainsi l'un de ses chefs les plus écoutés. A cette occasion, on s'est rappelé qu'il a été précédé dans la même voie par une sœur et deux filles : sa sœur, veuve de l'infant Miguel qui prétendait au trône de Portugal, est Bénédictine dans l'île Wight, en Angleterre ; avec elle se trouve l'une des filles du futur Dominicain, tandis que l'autre est Clarisse.

Parmi les autres membres de familles princières allemandes qui sont prêtres, religieux ou religieuses, il faut citer d'abord le prince Maximilien de Saxe, professeur de droit canon et de liturgie à l'Université de Fribourg ; le prince Charles Hohenlohe-Langembourg, chanoine d'Olmütz ; le comte Arnold de Lippe, de la maison princière de Lippe, chanoine de la cathédrale de Saint-Etienne, à Vienne ; le prince Georges de Lichtenstein, qui appartient, sous le nom de P. Idephonse, au couvent des Bénédictins de Prague ; la princesse Henriette de Lichtenstein, qui porte l'habit de Bénédictine sous le nom de Mère Adelgonde.

On peut citer encore le prince Ferdinand Croy, ancien officier de la garde, prêtre du clergé romain ; le prince Philippe Hohenlohe-Schillingfürst, Bénédictin ; le prince Charles-Egon de Hohenlohe-Waldembourg, prêtre séculier en Transylvanie ; la princesse Marie Schwarzenberg et deux comtesses Salm sont Bénédictines : trois princesses Isenburg-Birstein, dont la mère était une archiduchesse d'Autriche-Toscane, sont religieuses.

\* \* \*

Qu'il navigue ou ne navigue pas, un grand vapeur coûte cher d'entretien chaque jour ; quand on ajoute à ce prix d'entretien la somme qui représente l'intérêt et l'amortissement du capital engagé, on arrive à un chiffre considérable. Aussi les armateurs cherchent-ils toujours à réduire le plus possible, au cours de l'année, le nombre des jours pendant lesquels leurs bateaux « ne produisent pas », c'est-à-dire stationnent dans les ports pour chargement, déchargement ou réparations.

La rapidité des opérations de chargement et de déchargement s'accroît chaque jour, à mesure que se perfectionnent les engins de toutes sortes au moyen desquels elles s'effectuent, mais elle dépend aussi beaucoup de la manière dont les armateurs et leurs agents savent organiser le travail.

Citons, à ce sujet, un des derniers « records ».

Le vapeur *Carthaginian*, de la Compagnie Allan, de Glasgow, est rentré dans ce port le 27 juin, au matin, venant de Philadelphie, a déchargé, rechargé, puis repris la mer le 29 au soir, ayant séjourné à quai pendant soixante-cinq heures environ ; or le *Carthaginian* est un bateau de près de 4500 tonnes !

Beaucoup d'armateurs commencent, d'ailleurs, à munir leurs navires d'appareils de télégraphie sans fil, au moyen desquels les capitaines signalent leur prochaine arrivée à leurs ports de destination, ou tout est immédiatement préparé pour que le déchargement et le rechargement s'effectuent avec la plus grande célérité possible.

\* \* \*

**Les Esquimaux**, pendant l'hiver, habitent de profondes cavernes creusées à différents étages, dans les falaises escarpées qui forment les rives de l'île. L'entrée de ces demeures, qui n'ont pas de fenêtres, et où l'aération est défectueuse (ce qui explique les ravages de la pneumonie et de la phthisie, qui déciment cette race intéressante), est parfois ridiculement étroite.

Un missionnaire raconte qu'il pénétra un jour en rampant dans une de ces demeures souterraines pour y visiter un malade. Quand il voulut en sortir, il lui fallut se dépouiller de ses vêtements, sous peine de rester emprisonné dans l'étroit couloir !

En été, ces cavernes deviennent trop humides et malsaines. L'Esquimaux et sa famille les abandonnent pour se réfugier dans une cabane de cuir édiflée devant l'entrée, sur une plateforme qui fait office de terrasse. Mais il faut prendre des précautions pour que la « maison de campagne » ne soit pas emportée par le vent. On l'assujettit en place en l'attachant aux rochers voisins avec des bandes de cuir de wabros. Sur cette terrasse, large de moins d'un mètre, l'Esquimaux creuse un puits profond où il entasse la viande de gibier. Et c'est bien là le plus curieux garde-manger que l'invention humaine ait jamais imaginé. Mais ces provisions ne sont pas inépuisables : aussi, pendant que la femme vaque aux soins du rudimentaire ménage, l'homme part à la chasse.

Telle est la saison d'été de l'Esquimaux de King-Island, un peu semblable à celle du père alpin. Et qui sait si la bizarrerie des idées d'un siècle futur n'apporteront pas avec la facilité croissante de voyager, la mode de villégiaturer en Alaska plutôt qu'en Suisse.

## Passe-temps

Solutions du N° du 28 juillet 1907.

Devises : O (l'eau).

L E (aillées).

H E (hachées).

### Devises

Quelles sont les lettres les moins visibles ?

Les moins spirituelles ?

Les moins religieuses ?

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.